

## Méandres de la maternalité dans *Tenir jusqu'à l'aube* de Carole Fives et *Ida n'existe pas* d'Adeline Fleury

*The meanders of maternity in Carole Fives' Tenir jusqu'à l'aube and Adeline Fleury's Ida n'existe pas*

**Agnieszka Loska**

Université de Silésie, Pologne

ORCID 0000-0002-9297-398X

[agnieszka.loska@us.edu.pl](mailto:agnieszka.loska@us.edu.pl)

**Résumé :** La maternalité, d'après Hyvrard, s'intéresse non seulement à l'enfantement, mais en particulier à tout l'univers mental de la mère et aux changements physiques, psychiques, sociaux et culturels dans sa vie. Le présent article montre ces changements et analyse l'ambiguïté des émotions de deux mères célibataires, protagonistes de *Tenir jusqu'à l'aube* (2018) de Carole Fives et d'*Ida n'existe pas* (2020) d'Adeline Fleury. S'appuyant sur les théories féministes (Kristeva, Irigaray) et psychanalytiques (Guéritault), il démontre qu'à l'origine de leurs émotions négatives et de leur refoulement de la maternité se trouve le *burn-out* maternel. La complexité de ce sentiment, qui résulte à la fois de la fonction maternelle et de la situation particulière des mères en question, se manifeste, entre autres, par leur dépersonnalisation, leur isolement et leurs émotions contradictoires envers l'enfant.

**Mots-clés :** la maternalité, Fleury, Fives, le burn-out maternel, le refoulement de la maternité.

**Abstract:** Maternity, according to Hyvrard, is concerned not only with childbirth, but in particular with the whole mental universe of the mother and with the physical, psychic, social and cultural changes in her life. The article shows these changes and analyses the emotional ambiguity of two single mothers, protagonists of Carole Fives' *Tenir jusqu'à l'aube* (2018) and Adeline Fleury's *Ida n'existe pas* (2020). Based on feminist critical approach (Kristeva, Irigaray) and on psychoanalytic theories (Guéritault), the analysis demonstrates that their negative emotions and their rejection of motherhood originates from maternal burn-out. The complexity of this feeling, which results from the maternal function and from the particular situation of the mothers in question, is demonstrated, among others, by their depersonalisation, their isolation and their contradictory emotions towards the child.

**Keywords:** Fleury, Fives, maternal burnout, rejection of motherhood.

## Introduction

Dans notre culture, la maternité est considérée d'ordinaire comme un accomplissement de la femme. Mettre au monde des enfants et les élever est censé constituer son véritable épanouissement, sa plus noble mission sur terre, car devenir mère devrait apporter des satisfactions et des joies exceptionnelles. Cependant, on néglige trop souvent le fait que la maternité est une occupation autant exigeante que sous-estimée. Submergée par ses obligations, la mère peut ressentir une lassitude extrême et un épuisement excessif ainsi que de la colère ou de l'indifférence. Si l'on ajoute aux attentes de la société les exigences que la mère s'impose elle-même pour être parfaite et toutes les émotions qu'elle éprouve envers les enfants et elle-même, la maternité peut devenir « un lourd fardeau » (Guéritault, 2004, p. 14).

La littérature française contemporaine, qui aborde de plus en plus souvent la thématique de la maternité, semble rompre avec l'image idéalisée de la mère afin de la montrer d'une manière plus véridique. Lori Saint-Martin insiste sur le fait que « [c]e n'est qu'assez récemment que des mères viennent à l'écriture, et, qui plus est, décrivent leur expérience de mère, contribution tout à fait inédite » (Saint-Martin, 2017, p. 36)<sup>1</sup>.

Comme on peut s'en douter, ce sont actuellement surtout les romancières qui examinent et font apparaître tous les aspects, positifs et négatifs, de cette relation particulière femme-mère-enfant. Leurs récits peuvent être considérés comme écritures de la « maternalité »<sup>2</sup>. Ainsi, dans la littérature récente<sup>3</sup> émerge une subjectivité maternelle pour donner à la femme-mère « droit au plaisir, à la jouissance, à la passion. Lui donner droit aux paroles, et pourquoi pas parfois aux cris, à la colère » (Irigaray, 1981, p. 28).

*Tenir jusqu'à l'aube* (2018) de Carole Fives et *Ida n'existe pas* (2020) d'Adeline Fleury sont deux romans qui ont pour protagoniste une femme affrontant des problèmes maternels importants et n'arrivant pas à gérer ses émotions négatives, voire ravageuses. Dans son roman, Fives présente la situation difficile d'une jeune mère célibataire qui élève son fils de deux ans dans une grande précarité, sans aucune aide. Le roman de Fleury, inspiré d'un fait divers de 2013, est l'histoire déchirante d'une mère qui aime et à la fois hait sa fille de dix-huit mois, et se décide à commettre un infanticide afin de récupérer sa vie antérieure dépourvue du fardeau de la maternité.

Les deux écrivaines mettent en exergue les difficultés maternelles de leurs protagonistes et les font parler, à plusieurs reprises d'une manière douloureuse et même brutale, pour qu'elles puissent garder leur regard subjectif et s'exprimer franchement sur la maternité. Avant tout, elles accentuent à quel point l'expérience de la maternité affecte la vie d'une femme et suggèrent que leurs protagonistes

---

<sup>1</sup> Éliette Abécassis aussi observe qu'avant « [p]eu (ou presque pas) d'écrivains ont écrit sur l'expérience de la maternité » (Abécassis, 2005, p. 1569).

<sup>2</sup> La notion de la « maternalité », proposée par Jeanne Hyvrard englobe « ce qui concerne l'univers de la mère non seulement dans son aspect d'enfantement, ce qu'on appelle habituellement la maternité et qui n'est pas tout à fait la même chose, mais tout l'univers mental s'y rapportant, [...] ainsi que toutes les modifications physiques, psychiques, sociales et culturelles induites dans la vie de la mère du fait de ladite maternité » (Hyvrard, 2011, p. 8).

<sup>3</sup> Julia Kristeva souligne qu'« une véritable innovation féminine (dans quelque champ social que ce soit) n'est pas possible avant que soient éclairées la maternité, la création féminine et le rapport entre elles » (Kristeva, 1977, pp. 6-7).

devenant mère perdent tout ce qui était important pour elles. La perception de la maternité et de la femme en tant que mère s'opposent alors chez les deux romancières au postulat d'Irigaray selon lequel les femmes n'ont pas « à renoncer à être des femmes pour être des mères » (Irigaray, 1981, p. 27). Fives et Fleury insistent notamment sur les côtés sombres de la maternité. Elles parlent de la complexité de la vie d'une mère, de ses peurs et angoisses, ses désirs, son insomnie et sa douleur. Bref, elles se concentrent plutôt sur l'ambiguïté des émotions maternelles. Présentant la maternité comme une expérience individuelle, elles s'éloignent de cette perspective idéalisée instaurée par l'image de la Vierge Marie, qui est profondément ancrée dans la culture chrétienne. Ainsi, elles soutiennent l'opinion de Kristeva qui suggère qu'actuellement le mythe de la Vierge Marie n'est plus aussi puissant qu'avant, car il ne correspond plus aux besoins des femmes ni à leurs attentes<sup>4</sup>. Le mythe en question, présentant une mère désincarnée et subordonnée à son enfant, passe sous silence certains aspects importants de cette expérience féminine : l'accouchement, la relation de la femme/mère avec son corps et les liens qu'elle noue avec les autres.

Les deux écrivaines, manifestant une attitude proche de celle de Kristeva, tentent de pénétrer les complications de la maternité, en dévoilant avant tout ses côtés sombres, afin de montrer la réalité qui est bien loin du mythe de la mère parfaite. Dans leurs romans, elles se concentrent sur l'état psychique et physique ainsi que sur la situation particulière de leurs protagonistes. Il serait donc justifié d'étudier minutieusement, à l'appui des théories féministes et psychanalytiques d'où vient l'ambiguïté de leurs émotions face à l'enfant et à leur rôle de mère, pour comprendre leur refoulement de la maternité.

### 1. Inexistence du moi

Selon certains chercheurs d'inspiration féministe, dès que la femme devient mère, il lui est fort souvent imposé de renoncer à son identité et à sa subjectivité. Réduite à la fonction maternelle, elle devrait sacrifier sa vie pour porter, éduquer, accompagner, servir, apaiser l'enfant. En conséquence, « [l]a Maman, c'est une personne qui se définit par le service qu'elle doit à l'enfant » (Plaza, 1980, p. 75). Lori Saint-Martin observe même que le rôle maternel est devenu plus important que l'identité de la femme, car « [d]epuis des millénaires, en réalité, la femme est définie comme mère avant tout, jamais comme un être libre qui cherche, comme l'homme, à s'accomplir » (Saint-Martin, 2017, pp. 9-10).

Dépourvues de prénoms, les protagonistes de Fleury et de Fives s'identifient avant tout par leur fonction de mère. Quand l'enfant apparaît dans leur vie, les deux héroïnes sont convaincues qu'elles ont perdu leur identité personnelle, professionnelle et physique.

La narratrice-protagoniste de Fleury, âgée de trente-sept ans, quand elle devient mère d'Ida, ne se sent plus femme ; elle constate que sa féminité : « est un non-sens » (Fleury, 2020, p. 20). Elle est persuadée que l'enfant et la maternité lui enlèvent sa personnalité, sa vie entière : « Ida dévore la vie comme elle me dévore. Elle me bouffe. Avant elle, je n'étais déjà pas grand-chose. Depuis elle, je ne suis plus rien. Juste un pantin qui effectue des gestes répétitifs » (Fleury, 2020, p. 22).

---

<sup>4</sup> Kristeva observe qu'« [a]près la Vierge Mère, nous avons la pilule et les psychothérapeutes, mais nous n'avons pas de discours laïque sur l'amour maternel » (Kristeva, 1986, p. 51).

Pareillement, le personnage principal de Fives est d'avis que la maternité est la condition sine qua non de son existence. Même quand son fils dort et qu'elle a la possibilité de se reposer, elle ne se considère pas comme femme mais toujours comme mère :

Le déca est froid, elle le dépose dans l'évier. S'étire. Le bas du dos est endolori, à force de porter l'enfant. Maman, les bras, les bras. Elle se surprend souvent dans cette position, les mains sur les hanches, bassin en avant, comme lorsqu'elle était enceinte. Elle se surprend souvent à parler d'elle à la troisième personne, 'Maman va faire ceci, Maman doit faire cela' (Fives, 2018, p. 26).

La naissance du fils détruit aussi complètement sa vie professionnelle. Elle a terminé l'école supérieure des Arts Décoratifs et, pendant quinze ans, elle a « travaillé pour de grosses agences, signé des campagnes de son nom » (Fives, 2018, p. 34). Son style était vraiment apprécié, « elle a eu son quart d'heure de gloire » (Fives, 2018, p. 34). Maintenant, étant mère, elle ne travaille qu'en free-lance, souvent ne gagnant pas assez, sans congés payés ni droit au chômage. De même, la mère d'Ida, « thésarde en littérature comparée et philosophie » (Fleury, 2020, p. 10), qui travaille depuis cinq ans « comme correctrice pour une maison d'édition spécialisée dans le roman à l'eau de rose » (Fleury, 2020, p. 10) pour gagner sa vie. Bien éduquées, les deux travaillent au-dessous de leurs compétences, ce qui les agace et décourage.

Le dernier changement qui affecte la vie des deux protagonistes en les dépossédant de leur identité concerne leur corps. Celles-ci considèrent qu'il appartient plutôt à leur enfant qu'à elles-mêmes. La mère d'Ida insiste sur le fait que c'était déjà la grossesse qui l'avait dépourvue de son corps :

Enceinte, mon corps ne m'appartenait plus, il ne m'obéissait plus. Parfois j'avais envie de le lacérer, de frotter mon ventre avec une lame de rasoir jusqu'à le faire saigner. Je m'imaginai me dépecer, arracher ma peau qui n'était plus vraiment mienne. Il ne restait qu'une solution pour aller mieux : détruire ce corps devenu étranger (Fleury, 2020, p. 58).

Après l'accouchement, son corps semble s'effacer, ne compte plus pour elle : « J'en profite pour prendre une douche. Les yeux fermés. Je ne regarde pas mon corps lorsque je me lave » (Fleury, 2020, p. 27).

Contrairement à Fleury, Fives ne donne aucun détail concernant la grossesse de sa protagoniste. Le lecteur n'obtient pas d'informations sur le changement de son corps durant cette période. Quoique ce silence soit suffisamment significatif, l'écrivaine accentue toutefois le fait que la présence de l'enfant prive la protagoniste non seulement de son identité personnelle et professionnelle, mais elle affecte également son identité physique, comme si son fils était son prolongement. Elle est capable de récupérer son corps uniquement quand elle sort seule, sans lui :

Avoir un corps sans enfant qui s'y cramponne. Un corps sans poussette qui le prolonge. Ça lui avait paru étrange lors de ses premières sorties. Elle s'était sentie nue, vulnérable. Comme si on l'avait amputée de quelque chose, d'une extension quasi naturelle d'elle-même (Fives, 2018, p. 109).

De plus, à partir du moment où elle devient mère, son aspect physique change. Elle est consciente qu'elle commence à perdre sa vitalité et sa jeunesse :

Elle était passée de l'autre côté. Elle aurait beau essayer des crèmes, surveiller sa ligne ou soigner sa garde-robe, elle n'était déjà plus une jeune femme. Une vieille femme alors ? Elle n'était ni jeune ni vieille, elle était juste ce terme générique, ce terme qui se vidait de son contenu sitôt prononcé, une femme (Fives, 2018, p. 160).

Tous ces changements démontrent à quel point la maternité bouleverse la vie des protagonistes, qui paraît ne plus leur appartenir, comme si elles n'existaient plus par elles-mêmes et pour elles-mêmes. Les héroïnes se dépersonnalisent, ont le sentiment d'être dépossédées de leurs corps et leurs réussites passées ne comptent plus pour elles. Finalement, ces femmes éprouvent des difficultés à se réaliser autrement qu'à travers l'enfant. Puisque leur vie d'avant n'existe plus et la vie actuelle semble n'exister qu'au rythme de l'enfant, la maternité est, par conséquent, à l'origine de leur épuisement émotionnel et physique.

## 2. Isolement omniprésent

Les deux mères des romans analysés sont des mères célibataires, n'ayant de soutien ni de la part du père de l'enfant ni de la famille, ni de leur entourage. Leur maternité est littéralement la solitude. De plus, cette solitude et l'isolement qui en résulte provoquent chez elles une souffrance émotionnelle importante.

Dans *Tenir jusqu'à l'aube*, il est impossible de trouver la raison pour laquelle la protagoniste n'est plus avec son partenaire, père de son fils. Malgré son absence totale dans leur vie, ils l'attendent toujours. Leur attente et leurs émotions envers lui font qu'il semble être présent dans leur quotidien. Le fils cherche partout son père :

Au feu, alors qu'ils attendaient que le bonhomme passe au vert, [...] l'enfant s'accrochait aux pantalons des passants. 'Papa, Papa !' faisait-il en tirant sur leurs jambes, leurs manteaux, tout ce qui lui rappelait son père (Fives, 2018, p. 44).

Il arrive même que le fils réclame la présence du père :

Tu es triste ? Il hoche la tête, son petit menton tremble légèrement. Que se passe-t-il ? Papa, chuchote l'enfant, mon papa. Eh bien quoi ton papa ? Il est où ? Il est où mon papa ? (Fives, 2018, p. 93).

Pour son fils, la protagoniste essaie de « faire exister son père à travers des photos, quelques souvenirs » (Fives, 2018, p. 95). Quant à elle, elle croit, au moins au début, que son partenaire reviendra un jour, car il a gardé les clés de leur appartement,

[...] cela l'avait rassurée, savoir qu'il pouvait ouvrir la porte à tout moment, reprendre leur vie là où il l'avait laissée, et espérer qu'en gardant ces clés, il n'avait pas tout à fait renoncé à son foyer (Fives, 2018, p. 51).

Néanmoins, avec le temps, son espoir cède la place d'abord à la colère pour finalement changer en peur qui la raffermir dans sa solitude :

Cela faisait des mois, oui un an, puis un an et demi, n'était-il pas devenu fou, clochardisé, drogué, n'avait-il pas fait de mauvaises rencontres, n'était-il pas quelqu'un de différent, d'inquiétant, un autre homme, un étranger, qu'est-ce que ces mois avaient fait de lui et, à présent, pouvait-on encore lui faire confiance ? (Fives, 2018, p. 52)

L'ambiguïté de ses sentiments pour le père de son enfant est soulignée aussi par le fait qu'elle n'a même pas entamé de démarches envers son ex-conjoint pour obtenir

une pension alimentaire, ce qui d'ailleurs aggrave encore sa difficile situation financière. L'aime-t-elle toujours? Cette hésitation entre l'amour et la haine est surtout visible lorsqu'elle reçoit un message de lui : « J'ai reçu un message de ton papa. Il pense à toi. Il va venir te voir. Il t'aime. En prononçant ces mots, elle se mit à pleurer. Des larmes de joie, de soulagement » (Fives, 2018, p. 106).

Dans *Ida n'existe pas*, l'absence d'Alfonse, le père d'Ida, est souhaitée par la protagoniste. Dès qu'Ida est née, elle ne le veut plus dans sa vie :

Alfonse a douté de sa paternité, ça m'arrangeait bien. Je ne voulais pas qu'il soit le père. Ida n'a pas besoin de père. J'ai accouché toute seule. Pendant l'un de ses voyages. J'ai accouché toute seule (Fleury, 2020, p. 22).

Cependant, la répugnance qu'elle éprouve envers lui affecte aussi sa relation avec Ida :

Je déteste la peau d'Alfonse. Ida sent la peau d'Alfonse. Ida pue la peau d'Alfonse. J'ai beau la laver, frotter énergiquement sa fine peau de bébé, jusqu'à la rosir, Ida pue son père. Alfonso me dégoûte. Ida me dégoûte. J'aime Ida. Je l'étoufferais sous mes baisers, si je pouvais. L'amour maternel est effrayant (Fleury, 2020, p. 13).

L'absence du père de l'enfant perturbe incontestablement le plus la vie des protagonistes : elles sont toujours seules. Toutefois, leur attitude envers ce père est complètement différente. Si la protagoniste de Fives semble l'aimer encore et cherche sa présence et son soutien, la protagoniste de Fleury le considère comme ennemi et intrus dans sa vie.

Les deux femmes sont aussi privées de l'aide de leurs familles, car leurs proches habitent loin : la famille de l'une dans une autre ville et de l'autre même sur un autre continent, en Afrique. De plus, les protagonistes rejettent l'aide des autres, parce qu'elles sont convaincues que les autres ne les acceptent pas et considèrent qu'elles ne sont pas suffisamment bonnes comme mères. La mère d'Ida pense qu'à l'origine de son isolement social est sa maternité :

La maternité m'a encore plus coupée du monde. Je n'arrive pas à être mère en société. J'y arrive à peine lorsque je suis à la maison. Je ne veux pas offrir ce triste spectacle lorsque je suis en public, moi et ma maternité balbutiante. Quand je marche dans la rue avec Ida dans la poussette, je sens les regards sur moi. J'entends les murmures. 'Elle n'y arrive pas.' 'C'est une mauvaise mère.' 'Elle ne sait pas comment y faire.' Je les entends penser. Ils passent leur temps à dénigrer (Fleury, 2020, pp. 18-19).

La protagoniste de Fives manifeste une attitude analogue. D'un côté, elle a peur d'être jugée par les autres à cause de sa situation de mère célibataire : « À tout instant ils risquaient d'être étiquetés 'famille à problèmes'. Ils étaient hors norme, ils étaient fragiles, ils étaient suspects » (Fives, 2018, p. 142). De l'autre, elle est persuadée qu'elle doit se montrer comme une battante, une superwoman des années 80 qui « en plus de travailler et de rester jeune, [...] élève ses enfants elle-même » (Fives, 2018, p. 32). Elle ne peut plus être une mère célibataire « larguée, quittée, abandonnée » (Fives, 2018, p. 32) avec des problèmes qu'elle n'arrive pas à résoudre.

Le manque de soutien de la part du partenaire et d'acceptation des autres<sup>5</sup> les place non seulement dans une position de vulnérabilité psychologique et émotionnelle, mais aussi déterminerait, selon les chercheurs, plusieurs aspects de leur quotidien :

La surcharge de travail, sans possibilité de déléguer, l'isolement, le manque de soutien social et de reconnaissance, ainsi que le manque de contrôle sur l'équilibre financier de la famille sont des facteurs de stress chroniquement présents dans la vie d'une mère seule (Guéritault, 2004, p. 163).

### 3. Quotidien accablant

Seules, les protagonistes souffrent d'une surcharge de travail et éprouvent des difficultés à concilier la vie professionnelle avec la garde d'enfant. De plus, les deux femmes n'arrivent pas à contrôler toutes les situations, souvent imprévisibles, auxquelles elles doivent faire face chaque jour. Sans doute, leur isolement ainsi que leur sentiment d'inexistence ont une influence considérable sur leur vie quotidienne. Elles se sentent même parfois comme prises au piège de leurs responsabilités. C'est pourquoi, les personnages principaux de *Fives* et de *Fleury* souffrent souvent de fatigue physique et, surtout, émotionnelle.

Leur quotidien est donc marqué par la fatigue, la frustration et le manque de temps constants. Elles se consacrent entièrement à l'enfant, mais ce dévouement affecte aussi leur santé mentale, car : « [...] les responsabilités d'une mère, toutes si naturelles soient-elles, sont fondamentalement fatigantes pour le corps et l'esprit » (Guéritault, 2004, p. 61). C'est surtout visible dans le roman de *Fives* dont la protagoniste passe tout son temps avec son fils, ce qui d'ailleurs renforce son isolement : « Deux ans dont les journées étaient consacrées à l'enfant, au corps de l'enfant, à son bien-être. Deux ans en vase clos » (Fives, 2018, p. 43). Il arrive que certains comportements de son fils éveillent chez elle des émotions négatives, surtout après une journée difficile : « Parfois, elle perdait patience, elle aurait voulu qu'il se taise, qu'il arrête de la solliciter, qu'il lui fiche enfin la paix » (Fives, 2018, p. 98).

De plus, « le stress dont les mères font l'expérience au quotidien est, la plupart du temps, peu reconnu par leur entourage » (Guéritault, 2004, p. 21). C'est pourquoi, même seule et sans aucune aide, la protagoniste de *Fives* doit être disponible comme les autres :

Aux réunions, les parents venaient en couple, elle demandait à y assister avec son fils, on refusait, les réunions, c'était destiné aux adultes, oui, mais elle n'avait personne pour le faire garder, tant pis, la prochaine fois, qu'elle s'organise (Fives, 2018, p. 141).

D'un côté elle alors est obligée de s'adapter aux exigences de son entourage et elle tâche de le faire, mais de l'autre, elle est persuadée que « [...] le monde n'avait nul besoin d'elle pour continuer de tourner » (Fives, 2018, p. 45). Elle se sent incomprise lorsqu'elle essaie d'obtenir une place à la crèche pour son fils et de trouver un travail

---

<sup>5</sup> Il est aussi intéressant de mentionner que, dans ses recherches, Meira Likierman (1988) remarque un lien étroit entre le besoin des mères d'être appréciées et leur relation avec l'enfant : « Meira Likierman (1988) décrit dans ses observations de nourrissons combien les mères manifestent un besoin intense que leurs actions les fassent se sentir bonnes, appréciées. Cette satisfaction narcissique renforce l'amour maternel et permet de recevoir et contenir l'angoisse en même temps que la haine inconsciente » (Anzieu-Premmeur, 2011, p. 1468).

mieux payé : « Sa demande n'avait rien d'original, rien de prioritaire, qu'elle rentre à la maison avec son petit, qu'elle en profite surtout, ça passait si vite » (Fives, 2018, p. 38). Ces différentes réactions des autres prouvent aussi la pertinence de la constatation de Guéritault selon laquelle les mères ne sont autorisées ni à montrer leurs faiblesses ni à parler des difficultés liées à la maternité :

Un peu comme si toutes les activités d'une maman ne pouvaient être qu'un moment de bonheur, surtout pas un travail, et de ce fait, ne pouvaient ni ne devaient être considérées comme stressantes (Guéritault, 2004, p. 22).

La pire des choses, surtout pour une mère célibataire, est la maladie inattendue de l'enfant. Lorsque le fils de la protagoniste de Fives tombe malade de la scarlatine, elle se trouve confrontée à une impuissance totale :

Elle [...] [l]e veilla deux jours et trois nuits. Le troisième jour, elle tomba malade elle aussi. [...] Alors ils partagèrent la même couche, la mère et le fils, plusieurs jours et plusieurs nuits, une infinité de jours et une infinités de nuits, l'enfant gémissait malgré les antidouleurs, elle délirait, et n'avait pas réussi à se rendre à la pharmacie pour obtenir ses propres médicaments (Fives, 2018, pp. 84-85).

L'imprévisibilité de la maladie et l'absence de contrôle qui en résulte, même si elle ne dure que quelques jours, engendre chez elle un stress énorme : « Désormais un seul mot d'ordre, ne pas tomber malade, on ne pouvait pas se le permettre » (Fives, 2018, p. 85).

Quant à la protagoniste de Fleury, elle ne parle pas beaucoup de son quotidien. Elle se limite à des généralités : « Je la berce, je la nourris, je la baigne » (Fleury, 2020, p. 10). Toutefois, il est possible de voir, à travers ses mots, qu'elle déteste son quotidien avec sa fille : « Une femme émancipée ça ne passe pas son temps à changer les couches, allaiter, bercer, mixer de purées. Ce n'est pas ça la vie » (Fleury, 2020, p. 65). Elle la nourrit depuis quinze mois, mais elle manifeste ouvertement à quel point l'allaitement la répugne :

Elle réclame le sein. Je déteste ce moment. Ida est goulue. Elle me suce, elle me vide, elle vole une partie de mon être à chaque fois qu'elle tète. Je déteste ce moment. [...] Tout me dégoute dans le fait d'allaiter. Les lèvres humides d'Ida contre mon mamelon craquelé, les petits bruits de succion, les régurgitations répétées, le reliquat de lait sur mes vêtements. Je trouve ça répugnant (Fleury, 2020, p. 11).

L'allaitement semble être pour elle l'une de ces activités journalières qui peuvent, à cause de leur caractère imprévisible et répétitif, générer la fatigue et la frustration qui s'accumulent avec les différentes contraintes matérielles auxquelles chaque mère doit faire face (cfr. Guéritault, 2004, p. 18).

Les deux protagonistes tentent, à maintes reprises, d'être une bonne mère. Pourtant, leurs efforts ne sont pas toujours suffisants et il arrive que les émotions négatives les submergent. Cela confirme la justesse de la constatation de Julia Kristeva que « [m]ême les surfemmes dont on ne cesse de vanter l'assurance et l'endurance, en viennent à craquer, mais en cachette » (Kristeva, 2007, p. 44).



#### 4. Émotions contradictoires

La situation particulière des deux protagonistes porte incontestablement atteinte à leur état mental. C'est la nuit qui s'avère être pour elles le moment le plus dur. Quoique leur enfant dort et elles ne doivent pas passer ce temps avec eux, elles sont envahies par des émotions et des pensées effrayantes.

Si la protagoniste de *Fives* semble fonctionner normalement le jour, la nuit elle craque : « Elle tenait la journée, elle tenait pour le petit. Mais quand la nuit s'annonçait, elle avait hâte de le voir endormi, de pouvoir tout lâcher, les craintes, les colères retenues » (*Fives*, 2018, p. 98).

Certes, elle aime son fils. Tout ce qu'elle fait durant la journée le prouve, même si la fatigue et le stress accumulés provoquent un affaiblissement de sa force et de sa détermination une fois la nuit tombée, cédant parfois la place à des pensées effroyables. Elle est consciente à quel point son fils dépend d'elle, mais toutes ces mauvaises pensées sont atténuées par l'amour et la tendresse qu'elle éprouve inconditionnellement envers lui :

Elle recouvre son ventre et ses jambes avec le vêtement. Elle pourrait couvrir le visage aussi. L'enfant ne sentirait rien, il étoufferait lentement. Elle caresse la joue si lisse, la peau toute neuve. Je t'aime mon amour, dors bien (*Fives*, 2018, p. 31).

La mère d'Ida, elle aussi, éprouve la nuit des émotions contradictoires :

Elle dort. [...] Je pourrais appuyer fort sur sa poitrine pour voir ce que cela fait. Elle n'aurait même pas mal, elle pourrait partir comme ça, dans son sommeil. J'ai ce pouvoir de vie et de mort sur elle (*Fleury*, 2020, p. 8).

Bien évidemment, elle aime aussi sa fille, ce qu'elle déclare, mais son amour diffère de celui de la protagoniste de *Fives*. Son sentiment envers Ida est autant autoritaire et possessif que proche de la haine :

C'est effrayant comme je l'aime. Ce petit bout de chair que j'ai envie tour à tour d'embrasser, de caresser, de serrer, de tordre, de pincer, de mordre. Je n'ai jamais connu pareil amour. C'est vertigineux. [...] Depuis qu'elle est entrée dans ma vie, je l'adore autant que je la déteste. [...] L'idée qu'elle ne soit rien sans moi me plaît (*Fleury*, 2020, p. 8).

Ses fantasmes sous-jacents à l'agressivité et à la violence peuvent suggérer qu'elle a subi une grave dépression postpartum (cf. Couchard, 1991, p. 150).

De plus, elle manifeste une énorme possessivité maternelle. Elle est persuadée qu'elle peut décider de l'existence de sa fille :

Jusqu'à présent Ida n'a pas d'identité. Jusqu'à présent Ida n'a aucune existence légale. J'ai menti à Alfonse, j'ai menti à la société. J'ai gardé Ida pour moi toute seule. Ida est à moi. Alors, j'ai fait en sorte qu'elle n'existe pas (*Fleury*, 2020, p. 22).

Son comportement ainsi que ses émotions et ses pensées montrent comment l'excès d'amour peut devenir destructeur et dévoiler l'état qui ressemble à la folie. L'obscurité de sa relation avec la fille fait aussi penser à la réflexion d'Irigaray qui

appelle le rapport mère-fille « le continent noir » (Irigaray, 1981, p. 61). Cette relation serait-elle ravageuse ?<sup>6</sup>

## 5. Tentative d'évasion

Comme déjà mentionné, il existe dans notre culture un mythe de la mère parfaite. Cependant, comme le remarque Guéritault, même si la maternité est souvent associée au bonheur et à des joies extrêmes, elle apporte aussi « des frustrations, des angoisses, souvent vécues dans le silence et la solitude parce qu'inavouées et inavouables » (Guéritault, 2004, p. 10) La femme sous pression du mythe de la mère parfaite, submergée par ses émotions contradictoires et ses pensées ravageuses, peut, au lieu de s'épanouir dans son rôle de mère, ressentir la culpabilité et l'angoisse d'être une mauvaise mère.

Pour se libérer de ses émotions et sublimer ses sentiments difficiles afin de les contrôler, la protagoniste de *Tenir jusqu'à l'aube* laisse son fils seul et quitte l'appartement : « C'était alors que les fugues s'imposaient, comme une respiration, un entêtement » (Fives, 2018, p. 99). Elle est épuisée non seulement par les obligations imposées par la maternité et la garde permanente de son enfant, mais aussi par l'image de la mère parfaite qu'elle essaie de créer pour répondre aux attentes des autres et d'elle-même : « Elle était lasse, fatiguée de cette créature qu'elle avait créée de toutes pièces : la bonne mère. C'était sans doute dans ces moments-là que l'envie de fuir était la plus forte » (Fives, 2018, p. 98). Elle s'enfuit et se promène en ville sans but pour se sentir libre, pour récupérer son identité féminine, pour redevenir femme : « Quelques instants, elle pourra être autre chose qu'une mère » (Fives, 2018, p. 88).

Toutefois, ce ne sont pas ses fugues qui la libèrent du marasme mais trois événements cruciaux. Les deux premiers sont très faciles à remarquer : le déménagement grâce auquel elle va se libérer de la présence-absence de son ex-conjoint et le meurtre de sa voisine et de son enfant commis par son mari. Le troisième, bien qu'il soit le plus difficile à repérer, paraît être le plus important. C'est le moment où elle comprend qu'un jour son fils ne sera plus autant dépendant d'elle : « Dans l'Escalator, elle croise une classe de collégiens, âgés d'une douzaine d'années. [...] Bientôt son fils sera un de ceux-là. Son fils. Elle a un fils, un fils ! » (Fives, 2018, p. 156).

L'évolution de ses sentiments semble aussi prouver que l'instinct maternel n'est pas inné, mais qu'il se manifeste lentement au fur et à mesure que le lien entre la mère et l'enfant s'établit<sup>7</sup>. D'après Kristeva, les émotions contradictoires font partie de cette évolution des sentiments :

La maternité est une passion au sens où les émotions (d'attachement et d'agressivité au fœtus, au bébé, à l'enfant) se transforment en amour (idéalisation, projet de vie dans le temps, dévouement, etc.), avec son corrélat de haine plus ou moins atténuée (Kristeva, 2013, loc. 1961).

Kristeva constate aussi que la maternité est marquée par des états limites et des perversions, et insiste sur l'instabilité de la relation mère/enfant, « instabilité toujours

---

<sup>6</sup> D'après Marie-Magdeleine Lessana, le ravage « c'est l'apparition torturante de la haine sourde présente dans l'amour exclusif entre mère et fille » (Lessana, 2010, p. 109).

<sup>7</sup> Elisabeth Badinter aussi remet en question le caractère inné de l'amour d'une mère pour ses enfants et, de ce fait, l'existence d'un instinct maternel (Badinter, 1980, pp. 469-472).

susceptible de virer à l'exaltation maniaque ou à la dépression et à l'agressivité : lui ou moi, projection-identification » (Kristeva, 2013, loc. 1992). Si la protagoniste de Fives arrive à se redéfinir en tant que mère et retrouve son identité féminine en restant mère, la protagoniste de Fleury, submergée par les pensées et sentiments destructifs, n'arrive pas à s'accepter en tant que mère. En conséquence, elle plonge dans la dépression et la folie maternelle qui la poussent vers l'irréversible. Pour redevenir libre, pour se retrouver et se sentir heureuse de nouveau, elle rejette complètement sa maternité en tuant sa fille : « Ma grossesse, l'accouchement, la maternité ? Inventés ? J'entends les voix dans ma tête. J'entends le chœur : Ida n'existe pas, Ida n'a jamais existé » (Fleury, 2020, p. 66). Convaincue que c'est la seule possibilité d'assumer pleinement sa subjectivité, la mère d'Ida rompt ainsi, d'une manière brutale, le lien qui l'unit à sa fille.

### **Vers une conclusion : le burn-out maternel**

Dans leurs romans, Fives et Fleury racontent les histoires des mères célibataires en montrant la complexité de leur univers. S'éloignant de l'image idéalisée de la maternité, elles dévoilent tous ses côtés négatifs comme, notamment, la dépersonnalisation, l'isolement et la souffrance émotionnelle, l'absence de soutien moral et social, la surcharge de travail, l'imprévisibilité et le manque de contrôle, la frustration et le stress chronique. Si l'on examine de plus près toutes les difficultés qu'affrontent les protagonistes des romans analysés, on constate qu'elles souffrent d'un énorme épuisement physique et émotionnel que Violaine Guéritault propose d'appeler le *burn-out* maternel (Guéritault, 2004, p. 14). C'est sans doute leur *burn-out* qui est à l'origine de l'ambiguïté de leurs émotions maternelles et du leur refoulement de la maternité qui en résulte, car « les mères seules peuvent se sentir écrasées sous le poids des responsabilités qui leur incombent » (Guéritault, 2004, p. 240). Malgré deux différentes faces du *burn-out* maternel présentées par les écrivaines, toutes deux essaient néanmoins de convaincre qu'« [ê]tre mère doit être, dans notre culture, un privilège et non un fardeau, une opportunité de s'épanouir et non une source de frustrations personnelles et existentielles » (Guéritault, 2004, p. 233).

### **Bibliographie**

- ABECASSIS, É. (2005). La maternité, l'écriture et la vie. In FRYDMAN, R. & FLIS-TREVES, M. (éd.), *Rêves de femmes*. Paris : Odile Jacob, pp. 1569-1613.
- ANZIEU-PREMMEREUR, C. (2011). Fondements maternels de la vie psychique. *Revue française de psychanalyse*, 5 (Vol. 75), p. 1449-1488.
- BADINTER, E. (1980). *L'amour en plus, histoire de l'amour maternel*. Paris : Flammarion.
- COUCHARD, F. (1991). *Emprise et violence maternelles*. Paris : Dunod.
- FIVES, C. (2018). *Tenir jusqu'à l'aube*. Paris : Gallimard.
- FLEURY, A. (2020). *Ida n'existe pas*. Paris : François Bourin.
- GUERITAUULT, V. (2004). *La fatigue émotionnelle et physique des mères. Le burn-out maternel*. Paris : Odile Jacob.
- HYVRARD, J. (2011). *Essai sur la négation de la mère*. Paris : L'Harmattan.
- IRIGARAY, L. (1981). *Le corps-à-corps avec la mère*. Ottawa : Pleine Lune.
- KRISTEVA, J. (1977). Un nouveau type d'intellectuel : le dissident. *Tel quel*, 74, p. 3-8.
- KRISTEVA, J. (1985). *Histoires d'amour*. Paris : Denoël.

- KRISTEVA, J. (1986). L'amour maternel. In DE VILAINE, A.-M., GAVARINI, L. & LE COADIC, M. (éd.), *Maternité en mouvement. Les femmes, la re/production et les hommes de science*. Montréal et Grenoble : PUG et Saint-Martin, pp. 4-51.
- KRISTEVA, J. (2013). *Seule une femme*. Paris : Aube (édition Kindle).
- LESSANA, M.-M. (2010). *Entre mère et fille : un ravage*. Paris : Fayard.
- LIKIERMAN, M. (1988). Maternal Love and Positive Projective Identification. *Journal Child Psychother*, 14, pp. 29-45.
- PLAZA, M. (1980). La Même Mère. *Questions Féministes*, 7, pp. 70-94.
- SAINTE-MARTIN, L. (2017). *Le nom de la mère*. Montréal : Alias.